



A SEC AVEC DU SABLE

TOUTE EPIDEMIE est un produit de son temps. De cet excellent point de départ, l'auteur du *Temps du sida*, Michel Bounan, s'élance à l'assaut de la question obligée pour tous ceux qui depuis une dizaine d'années philosophent sur la biologie : comment rendre compte de l'unité du corps et de l'esprit ? Résultat : une brillante synthèse sur la vie et la maladie, de la cellule à l'histoire humaine, qui brasse notions scientifiques, critique sociale et textes religieux. L'arrogance médicale en prend pour son grade : c'est bien. On sent la présence de Vaneigem sous chaque page, et cela ne donne pourtant pas l'habituel pensum en situation : c'est très bien.

Là où ça commence à coïncider, c'est quand Bounan glisse, ici une condamnation des perversions sexuelles, (p. 20), là, un éloge de la famille (p. 53). Ça se gâte sérieusement quand il nous expose sa théorie sur le sida. Il semble mettre en doute l'existence d'un agent infectieux responsable de la maladie (p. 24) mais c'est pour reconnaître implicitement un peu plus loin (p. 28) qu'il doit bien y en avoir un. De même, s'il insiste d'abord, et à juste titre, sur l'importance du terrain, c'est pour ensuite nous refiler son traitement contre le virus. Et là, ça devient vraiment insupportable. Suivant une démarche homéopathique, il propose la prise de solutions de silice pour voir dans ce procédé un « mode de guérison » qu'il explique par « la mobilisation des cellules infectées et leur rejet dans les sécrétions physiologiques (sueur, salive) ou pathologiques (écoulements génitaux, ORL, etc.) ». Ce traitement, que Bounan affirme efficace au moins jusqu'au stade du pré-sida, ressemblerait donc à celui mis au point dans nos campagnes pour guérir de la grippe : on « sue les microbes » à grand renfort de couvettes et de boissons chaudes. Cette médication a fait ses preuves, quand il s'agit d'attendre au chaud, convenablement enivré de grogs, que la fièvre passe. Le problème, avec le sida, c'est qu'il ne passe pas. Puisque, en fin de compte, Bounan conserve les notions de base de la biologie et de la médecine, il doit bien savoir que le « rejet de cellules infectées » ne peut nullement guérir le sida, puisque le HIV présente cette particularité d'infecter les lymphocytes, et donc le système immunitaire, et que, pour suivre sa démarche, il faudrait « rejeter » tous les lymphocytes, ce qui anéantirait le système immunitaire. Outre que la chose est impossible par la voie des seules sécrétions, le patient serait peut-être guéri, mais certainement mort. Mettre la critique de la science et de la marchandise au service d'un remède de bonne femme, c'est, dans le cas d'une saloperie comme le sida, plutôt louche.

SO

[Serge Quadruppani]

LES BONS DOCTEURS

- BARZACH ♦ DIAFOIRUS ♦ DOLTO
- ♦ ESCANDE ♦ FOLAMOUR ♦
- GALLO ♦ GARRETTA ♦ KNOCK ♦
- KOUCHNER ♦ LACAN ♦ LORTAT-
- JACOB ♦ MENGELE ♦ MOREAU ♦
- OLIVENSTEIN ♦ OGINO ♦ PAVLOV
- ♦ PONS ♦ SCHWARTZENBERG ♦
- SCHWEITZER ♦ TISSOT ♦
- TUBIANA ♦ ZARAI
- SE RAPPELLENT AU BON
- SOUVENIR DE
- LEURS CHERS CLIENTS.

Le sida de la

Dans son livre prophétique *La Paix indésirable*, J.K. Galbraith a imaginé les réponses que pourrait donner la société marchande, et notamment son secteur le plus avancé, au défi que représenterait la fin du système de guerre froide qui assurait sa stabilité et sa domination. Il suggérerait notamment le rétablissement de l'esclavage, la diffusion d'une pollution gigantesque, la création de nouvelles maladies comme palliatifs des fonctions économiques, sociales, psychologiques et idéologiques assuées par le système de guerre comme garant de l'ordre et de la cohésion sociale.

LES REMÈDES ont précédé le mal et le Mur s'est écroulé après la prolifération d'un nombre jamais vu d'individus, combinée aux formes les plus anciennes d'exploitation : féodalisme, pronoage, système mafieux ; la pollution, ponctuée d'accidents spectaculaires, a atteint les sommets qu'on sait ; les vieilles maladies ont retrouvé leur pleine santé, la toxicomanie s'est infiltrée partout et, en moins de dix ans, une maladie s'est imposée qui est à la fin du XVIII^e siècle ce que la peste fut à la fin du Moyen Âge : le sida.

L'obscurité de ses origines, son stigmatisation, son mode de propagation — sexuel ou sanguin —, sa cible — le système immunitaire —, sa terrifiante mortalité, ont donné prise à toutes les divagations : création par des savants loins ou des services secrets, punition divine, vengeance de la nature. Fruit du brassage des populations qui a mis en contact un virus avec des populations non préparées, le sida a trouvé dans la facilité des voyages de masses et le changement des pratiques sexuelles un vecteur privilégié. Il a été particulièrement destructeur quand il a rencontré des milieux déjà affaiblis par la malnutrition, la morbidité, le manque d'hygiène. Il a tant soupiré que sa diffusion spectaculaire était facilitée par une baisse générale du système immunitaire des êtres humains soumis aux conditions modernes d'existence. L'hygiène, cependant, paraît démentie par la diffusion de la maladie qui épargne largement les populations vivant dans des conditions satisfaisantes d'hygiène et ne faisant pas partie des fameux « groupes à risque » — pédés, bisous, pauvres.

Après que le spectre de la contamination générale a effrayé les autorités sanitaires, on mis en place des directives visant à enrayer le mal : les milieux où il était répertorié, certes, mais tolérable, et à protéger la population « saine » de ces maux. Le sida, sous le masque trompeur de son universalité, révèle son vrai visage : celui d'une maladie de paniques au déclin, à l'exception bien sûr des « victimes innocentes ». La crainte de son débordement subsiste mais elle sert surtout à mettre en valeur les mesures rassurantes prises pour le contrôler, la nécessité d'une mobilisation autour des Etats et des institutions, le dévouement des chercheurs, le retour à la science et à la technique.

Le retour de Thomas Diafoirus

Contre les obscurantistes religieux, les populations infectées — surtout dans les pays riches — ont vu se porter à leur secours des sauveurs ambigus, la médecine et les différentes bureaucraties de la Santé. Elles déclenchent cependant chez ceux qui elles veulent sauver des réactions ambivalentes : confiance

inraisonnée, appels aux secours proches de la supplication, mais aussi méfiance, hostilité, gestulations juppées tandis que les malades paraissent à l'air d'un même mouvement la médecine et la maladie devenues méprisables.

Les médecins voient resurgir le spectre de Thomas Diafoirus, on leur reproche d'être des embrouilleurs et des assassins. Pour se défendre, ils mettent en relief les avancées théoriques de leur savoir qui rendent le vivant plus intelligible au point de permettre la reproduction de certains de ses mécanismes. La confusion apparente tient au fait que, si les connaissances augmentent comme le rayon d'une sphère, ce qui est inconnu et était autrefois inconcevable croît comme la surface de cette sphère, laissant à chaque étape les chercheurs plus savants et plus ignorants. Pas plus qu'Enstein n'informe Newton, ces nouveaux savoirs ne démentent la globalité et la cohérence des savoirs acquis, ils les relativisent et les éclairent d'un jour nouveau. La preuve que ces nouveaux savoirs ne sont pas chimériques c'est qu'ils donnent à la médecine des outils extrêmement puissants : greffes, manipulations génétiques, procréation

artificielle dont la presse rapporte, béate, les résultats. Comment se fait-il, alors, que la médecine, démentant ses promesses, n'empêche pas les gens de crever ? C'est qu'elle a mangé son pain blanc avec les maladies « banales » et ses découvertes heureuses : vaccins, antibiotiques, anesthésiants, et qu'elle se renvoie la crosse à des maladies qui relèvent d'une autre échelle. Et lui tant à remplir un saint théorique ou à voter son chèque et se contenter de gignoter des labes de savon sans résultat réel.

Et puis surtout, tout à leurs expériences, les chercheurs ne voient pas qu'à l'arrière du front, ça craque : combes entre les nouvelles techniques toujours plus coûteuses et subtiles et leurs clients qui ne veulent plus mourir et considèrent la souffrance, comme une survivance moyenâgeuse, les patients sont débordés. Les expérimentateurs, qui ne regardent rien d'autre que leur propre « pop' » relèvent le drapeau à un spécialiste, le malade se renvoie la balle, le juge des promesses de carrière, de prestige ou de gains dans donne à l'administration hospitalière, mais quel intérêt dans ce scénario ? quelques malades mortels à qui on consacre du temps et que les autres se débattent avec la médecine industrielle.

Cela n'est pas fait dans l'ignorance, suppose-t-on même, car certains des « paradigmes » de leur savoir que dans ce que la médecine a de commun avec l'usage du bécot, le supprimeant, qu'il faut chercher les causes, ce sont manque d'humanité, d'humanité et de la question des besoins. La médecine, c'est fondamentalement un truc et un pouvoir, et un dépensé et une cause de mort, à la mort et au pouvoir, et un « la persécution » des autres qui dans ce monde, se présente et de ce monde tout rapporté à lui-même. Les malades font le « monde » continué à la technique, se « assés » que quand tout va bien, mais quand le stress se complique, que les examens se multiplient, que tout se hérisse, quand ils ne trouvent plus qu'un seul remède de crever, c'est alors que les chercheurs dans leur monde en un genre assés que les autres, le saine, les protégés de l'hôpital des spécialistes, de la mort.

Racket en double aveugle

C'est ça qu'ils emmerde les médecins. C'est exigeant, ça prend du temps, ça boiffe le flic, c'est difficile, il faut savoir écouter, mais surtout, ça propose de la mort, gagner la confiance du malade, cette confiance que les médecins considèrent si ordinaire comme un dû. Il faut expliquer, prendre des risques, de l'air au charisme. Quand cette confiance tombe, le malade est renvoyé à une exorable médecine médicale aux longues manœuvres et carteristes. Les exemples ne

manquent pas de venir contre au flic et au poignard qui guettent les malades. C'est le prof Quadruppani, des sous-entendus virus à l'Institut Pasteur pour empêcher des maladies, ce sont les Laboratoires Wellcome s'appropriant la découverte de AZT par un jeu d'échange, pour mieux taquiner les sepositifs solubles, AZT n'est pas partout gratuit, c'est le Centre national de la transmission sanguine, bien sûr, grâce à son monopole, les produits sont, afin d'éviter ses vieux stocks contaminés à 100%, ce sont les différentes équipes de chercheurs soumettant des malades au jeu cruel des tests de nouveau traitement — en double aveugle — une moitié des patients, servant sans le savoir de groupe témoin, ne reçoit qu'un produit sans effet.

On sait la kyrielle de mesures d'exclusion que subissent les seropos de la part des assureurs, des employeurs, ou des autorités d'immigration de certains pays (ex : les Etats-Unis). Le livre de Gilbert A Lami qui ne m'a pas sauvé la vie témoigne de cette terreur ; à lire les descriptions qu'il fait de l'hôpital et des médecins, lui qui est pourtant un malade privilégié, on imagine sans mal le calvaire du prédi

